

Le Breton et l'Univers **Ar brezhoneg hag an Hollved**

Le titre de cette discussion peut sembler bien présomptueux. Il n'en est rien. A force de traiter la matière de Bretagne par petits morceaux (voir sur le site internet de Kalon Plouha la rubrique "Pourquoi apprendre le breton?" et ses témoignages sincères) il m'est apparu évident que ce thème était mûr pour une révélation qui viendrait l'éclairer par le haut, comme lorsque le soleil du matin nous dévoile les contours du paysage. Le considérer à un niveau supérieur en généralité donne lieu, comme c'est souvent le cas en mathématique, à une démonstration évidente et naturelle. Le grand mathématicien Alexandre Grothendieck (1928-2014) dont il sera question dans cet exposé nous expliquait qu'il y a deux façons de casser une noix, soit une façon brutale à l'aide d'un outil de type marteau soit une autre, plus longue mais sans effort, qui consiste à la laisser tremper dans l'eau et attendre. Il imagine même, suprême paresse pour celui qui fut durant toute sa vie un travailleur acharné, laisser agir la marée montante. Il ne s'agira pas ici de faire le tour du breton et de sa coquille de noix, et encore moins celui de l'Univers que nous ne connaissons pas mais de replacer une langue que l'on qualifie de régionale, quelle qu'elle soit, comme l'alsacien, le basque, le corse ou l'occitan, dans le contexte de notre relation à lui.

Pour à la fois structurer cet exposé et lui donner corps je vais l'incarner à partir des parcours de Simone (1909-1943) et André Weil (1906-1998) d'une part et d'Alexandre Grothendieck (1928-2014) d'autre part. On peut dire que les jeunes Weil, tous deux normaliens, se partageaient le domaine de la connaissance, à elle la philosophie et la spiritualité, à lui la science pure et la mathématique. Si André ne s'hasardait qu'avec réticence sur le terrain de sa soeur celle-ci n'hésitait pas à fréquenter la mathématique et conseillait même à son frère une voie par rapport à une autre: la géométrie par rapport à l'algèbre. La fratrie s'impose d'autant plus dans cette discussion que les deux étaient attirés par les langues. On dit qu'André parlait et écrivait correctement douze langues vivantes. Simone avait de bonnes connaissances de l'italien, l'allemand, l'anglais et l'espagnol. C'est cependant dans les langues mortes qu'ils excellaient: le latin, qui toutefois n'incarnait rien de bon pour Simone car c'est la langue de la Rome honnie, le grec, essentiel car c'est dans cette langue que s'exprimaient les philosophes qui comptaient le plus, Platon pour Simone, Diophante pour André, Pythagore et Euclide pour les deux. La dernière langue ancienne qu'ils connaissaient était le sanskrit grâce auquel ils s'imprégnaient de la spiritualité des anciens indo-européens. On peut dire sans exagérer que la langue de coeur des enfants Weil était le grec ancien.

On trouvera sur le site de Kalon Plouha des éléments sur la pensée Simone Weil. Il faudrait les compléter mais cette base nous permet de saisir les grandes caractéristiques de sa pensée. Simone Weil a une vision platonicienne du monde. Le bien existe mais il n'est atteint qu'indirectement. Ne rien penser et le laisser nous pénétrer. De son côté, André n'a jamais compris la vie que s'était choisie sa petite soeur qu'il adorait. Il ne s'intéressait qu'à la mathématique et a posé dans les années quarante les fameuses "conjectures de Weil", des hypothèses pressenties comme vraies mais non démontrées. Sans entrer trop dans le détail, on peut en donner quelques éléments. Développées dans la théorie des nombres sur des ensembles (corps) finis et leurs extensions. elles expriment des propriétés de fonctions zêta locales. Rappelons que la fonction zêta sur les nombres complexes est une fonction essentielle dans le monde mathématique par la contrainte qu'elle semble imposer aux nombres premiers. "Wer die zeta-funktion kennt, kennt die welt" disait Bernhardt Riemann "Qui connaît la fonction zeta connaît le monde !". "An neb a anavez ar zeta-funktion a anavez ar bed !". Les conjectures de Weil ont été résolues en 1974 par Pierre Deligne à l'aide de méthodes en géométrie algébrique conçues par Alexandre Grothendieck. Il est intéressant de constater que cette démonstration a mis un terme d'une certaine façon à la querelle qui opposait Simone à son frère à propos de la place trop importante qu'il accordait à l'algèbre. En effet ce sont des méthodes géométriques (chères à Platon et Simone) qui ont permis de résoudre les conjectures d'André liées à la théorie des nombres. La vision d'Alexandre Grothendieck sur la mathématique est par ailleurs beaucoup plus proche de celle de Simone Weil que de son frère mathématicien. Pourtant leu

existences commencèrent de façons bien différentes. Alors que Simone et son frère ont grandi dans un milieu familial protecteur, leur père était médecin et leur mère entièrement dévouée à ses enfants, Alexandre Grothendieck a vécu une enfance d'une rudesse rare. Son père, russo-ukrainien d'origine juive, et sa mère allemande (dont il porta le nom) s'engagèrent dans tous les combats anarchistes de l'époque. A l'âge de cinq ans Alexandre fut hâtivement confié à une famille d'accueil protestante et anti-nazi dans laquelle il resta six ans sans revoir ses parents combattant en Espagne. Il quitta Hambourg pour Paris en 1939 pour enfin les retrouver. Ils furent hélas rapidement internés tous les trois en tant qu'apatrides. Le père d'Alexandre fut déporté en 1942 à Auschwitz où il fut immédiatement exécuté. Alexandre et sa mère furent enfermés dans le camp de Rieucros en Lozère. Il put cependant suivre une scolarité normale (si l'on peut dire) en se rendant chaque jour à pied au lycée de Mende à quatre kilomètres du camp. L'enfance d'Alexandre Grothendieck n'eut donc aucun point commun avec celle des jeunes Weil particulièrement choyés. Malgré cela les pensées de Simone et Alexandre convergent lorsqu'ils portent leur attention sur l'Univers. Comme elle, il voulait aller au-delà de la pensée aristotélécienne qui lui apparaissait trop binaire pour rendre compte de la complexité du monde et de l'existence des contradictions. Pour Simone il existe un Bien absolu associé à la Vérité qui a rarement à voir avec ce que l'on appelle une bonne action. Si le mal est le contraire du Bien, le Bien ne se définit pas comme le contraire du mal. C'est bien autre chose et les couples bien/mal que nous connaissons ne sont généralement rien d'autre que des contradictions ordinaires car ce que nous appelons bien n'est que trop souvent un petit arrangement avec notre conscience. Le Bien ne peut provenir que d'un sentiment vrai et profond, et avant tout irréflecti. Le Bien ne peut exister sans la Vérité et sur ce sujet Alexandre Grothendieck va très loin dans les traces de son aînée. Sur le fond et la forme, car d'un style limpide et vif, bien de ses textes auraient pu être signés d'elle. Ainsi voici ce qu'il nous dit de la recherche mathématique "Ce qui fait la qualité de l'inventivité et de l'imagination du chercheur, c'est la qualité de son attention, à l'écoute de la voix des choses. Car les choses de l'Univers ne se lassent jamais de parler d'elles-mêmes et de se révéler, à celui qui se soucie d'entendre." On trouve ici le thème de l'attention cher à Simone ainsi que celui de la révélation supérieure et l'existence d'une voix de l'Univers. Des thèmes prégnants que partageaient ces deux grands esprits qui les ont poussés à s'engager pour les causes les plus nobles de leurs époques. On peut dire sans se tromper que la géométrie algébrique de Grothendieck fait la cloture de la pensée de Simone Weil en confortant la place qui revient à la mathématique dans celle-ci, entre le ciel et la terre, au coeur de l'Univers. Pour eux, il y a un principe immuable dans l'Univers, celui de la Vérité que l'on peut approcher par la mathématique.

En considérant la cohérence et l'état d'achèvement de cette vision commune sur l'Univers, nous avons pu ajouter aux pensées du plus grand esprit de son temps, selon Albert Camus, la puissance créatrice de celui qui fut le plus grand mathématicien de la période qui suivit.

Alors le breton dans tout ça? nous dira le lecteur impatient!

Qu'il se rassure et laisse l'eau et le temps faire leur action sur la coquille de noix. On y vient !.

Dans la vision du monde de Simone Weil, nous devons porter attention à chaque personne et à chaque être. La personne est la seule référence. Malgré ses engagements dans la mouvance d'extrême gauche de son époque, le collectif n'a pas d'intérêt pour elle en tant que groupe créateur. Rien ne naît en lui si ce n'est dans l'esprit des personnes qui le constituent. Elle ira jusqu'à écrire: "Il n'y a pas d'obligation envers le collectif. Il n'y en a qu'envers la personne, ... dans ce qu'elle a d'impersonnel". Les obligations et en conséquence "les droits" (elle n'aimait pas le terme, galvaudé et trop romain selon elle) de celui qui les reçoit portent avant tout sur la personne mais dans sa part impersonnelle qui recouvre une partie du "collectif" dont elle provient. Ajoutez à cela le besoin d'enracinement, la multiplicité des références à la nature et à l'univers, au passé et à la tradition, à la Justice et à la Vérité, à l'existence des contradictions, au rejet de la force, et laissez la vague délicate pousser un peu plus loin la coquille sur le sable. Après une période d'intense activité mathématique

de 1950 à 1970, Alexandre Grothendieck passa brutalement à l'activisme anti-militariste et à l'écologie radicale. Il participa activement à la revue "Survivre et vivre". Il prônait alors l'abandon de toute recherche scientifique car ses résultats étaient dévoyés. Cette courte période fut suffisante pour lui faire prendre conscience du peu d'intérêt de la société humaine pour la Vérité et l'absence de scrupules face à ses contradictions. La guerre d'Espagne, dans le contexte de violence extrême et souvent gratuite qui fut le sien, a été pour Simone Weil un révélateur équivalent. Il retourna aux mathématiques mais en se tenant en retrait d'un milieu qui n'était plus celui, chaleureux et accueillant, de ses années d'initiation au sein du groupe Bourbaki. Pour lui, une époque était révolue. Il continua cependant ses travaux et rédigea des dizaines de milliers de pages de réflexion très partiellement publiées aujourd'hui (Récoltes et Semailles, la clef des songes ou dialogue avec le bon dieu) tout en s'enfonçant de plus en plus profondément au fond de sa grotte d'ermite.

Récapitulons la pensée Simone Weilienne complétée:

La Vérité, le Beau, Le Bien, la Justice sont une même valeur. Cette valeur est absolue et accessible par l'écoute de la voix de l'Univers. Tous nos actes, même le bien que nous faisons, sont sans valeur s'il ne sont vrais aussi et avant tout. Les contradictions sont inhérentes à ce monde. Elles sont nécessaires et il faut vivre côte-à-côte avec elle (comme la gloire des Grecs fut souillée à jamais, même à leurs yeux, par le remord de la destruction de Troie et la mise en esclavage de son peuple). L'opposition à Staline qui n'admettait les contradictions (parti unique et bureaucratie) est totale dès 1934. L'usage de la force en politique ou entre nations est prohibée (opposition à Hitler et au culte de la force). Il en suit un doute jeté sur toutes les institutions et les partis politiques, les premières parce qu'elles se réfèrent trop souvent à Rome ou à la raison d'Etat, les seconds parce que par nature ils ignorent des pans entiers de la Vérité et nous en ferment les portes d'accès. Le passé parce qu'il est vrai, contrairement à l'avenir que l'on ne connaît pas, comporte des trésors qu'il convient de sauvegarder. Notre attention doit en conséquence se focaliser sur ceux qui souffrent des stigmates de la faiblesse. C'est ainsi que son anti-nationalisme se fit patriotisme de pitié quand la patrie fut en danger. On doit toujours être du côté du plus faible car sa condition nous rapproche de la Vérité. L'idéal de société mis en avant par Simone Weil est le pays albigeois cathare et tolérant du XIIème siècle.

La coquille flotte et déflotte pendant ce temps ... Qu'elle fasse attention à elle!

La mathématique encore et encore.

La pensée du monde et de l'Univers par Simone Weil peut être approchée à travers sa vision sur la géométrie et l'algèbre. Celle-ci peut s'illustrer par sa réflexion sur la droite et l'algèbre. Si je dessine une droite, voire deux droites que je veux parallèles, à la craie sur une tablette d'ardoise, celles-ci seront plus vraies que leur écriture algébrique $Y=aX+b$. Elles seront aussi parfaitement parallèles malgré mes écarts à la craie. C'est le concept qui compte. Dans la modélisation algébrique, on fait appel aux nombres réels X, Y , a la pente, et b l'abscisse. Mais les nombres réels sont pleins de trous si on prend leur définition par Cantor, une des plus belles, alors que ma droite, elle, est parfaitement continue et infinie. En deux mots ma droite est pure alors que l'algèbre est un outil grossier qui corrompt plus ou moins la pensée géométrique. Et le monde de Simone Weil était ainsi. L'algèbre c'est la bureaucratie, c'est le travail à la chaîne, c'est un déguisement de la pensée; c'est lourd. Aujourd'hui on définit les points et les droites comme des objets ayant entre eux des relations (que l'on peut appeler axiomes ou flèches) comme le parallélisme et la modélisation algébrique par des relations sur un corps de nombres, nous necessairement les réels, comme dans la formule $Y=aX+b$. On relie alors la Catégorie des points et des droites à la Catégorie des corps algébriques par un foncteur. La Catégorie des droites contient les droites parfaites de Simone Weil, celle des corps l'algèbre et la modélisation. Et l'Univers peut être vu ainsi. Il y a ce que l'on ressent au plus proche de la nature et le reste, atutrement dit la catégorie du Vrai et le tout-venant. Dans le Vrai on met la mathématique, la personne humaine dans ce qu'elle a d'impersonnel, l'Amour et le Beau,

l'émerveillement et la spontanéité, le chant des oiseaux et la poésie et de l'autre côté le mauvais algèbre qui ne rejoindra jamais la géométrie. Je n'en dresserai pas la liste car elle serait trop longue, même la logique d'Aristote en fait partie pour Simone Weil et Alexandre Grothendieck qui ne travaillait que dans les Catégories mathématiques les plus générales. Dans la catégorie du Vrai on ajoutera le passé et les langues des hommes.

On en arrive donc au breton. Ayant fréquenté des bretonnants “de naissance” comme on dit, j'ai toujours eu à leur contact un sentiment semblable à celui que l'on a lorsque l'on touche un arbre ou un mégalithe. Il y a l'impression d'un passage vers autre chose de plus profond que ce monde fait de mesquineries et de faux-semblants. Cette impression presque énivrante de bonheur simple n'avait lieu que lorsque je m'adressais à des bretonnants qui avaient un plaisir sincère à évoquer les joies et les malheurs de leur jeunesse de pauvreté. Ce n'était pas le cas avec tous. Certains, rares cependant dans mon cas, avaient des réticences à parler, un mélange de honte de la langue et de défiance, un sentiment malsain qui ne pouvait en fait qu'attirer la compassion discrète et susciter encore davantage de questions sur le monde qui les avait si maltraités. Le breton est aujourd'hui à un niveau de pitié. D'après une enquête sérieuse de TMO le nombre de locuteurs est passé de 214 000 en 2018 à 107 000 en 2024. Derrière ces locuteurs il y a des femmes et des hommes qui sont nés dans la Bretagne rurale d'avant-guerre et ont porté toute leur vie la honte de la pauvreté et de la langue. Ils étaient encore 1 500 000 bretonnants avant la première guerre mondiale. Certes la moyenne d'âge diminue, la pente de la chute s'atténue et la fierté a remplacé la honte mais ce n'est pas suffisant pour éviter la disparition du breton, ou sa restriction à de petits cercles d'érudits en réseau, si rien ne change. La langue est en grand danger. Ce n'est plus une langue de société. Cela a été (est) voulu par le pouvoir car elle nuit (nuît) à l'unité de l'Etat-Nation. Comme si le fait d'être de nation bretonne et de citoyenneté française était une contradiction en soi. Simone Weil nous dit dans *l'Enracinement* que l'histoire de la Bretagne appartient non seulement à l'Armorique mais aussi à la France et à l'ensemble des nations celtes de Grande-Bretagne et d'Irlande. La Manche (Mor Breizh en breton) n'est pas une frontière. Il y a cependant une dimension culturelle unique du breton sur le continent européen en tant que langue historique du monde celte et sa reconnaissance s'impose à tout esprit avide de Vérité. 1500 ans de présence de la langue bretonne sur le territoire européen pourrait-il s'effacer en quelques décennies? Le déracinement nous dit Simone Weil est un fléau moral et spirituel. On constate que la perte de la langue et de la culture s'accompagne d'un délabrement environnemental considérable. Un semblant d'action, inefficace et coûteux, basé non sur la difficile référence à la Vérité mais sur le mensonge institutionnalisé de la Rome moderne mis en oeuvre dans un mauvais algèbre, n'a aucun effet. Des esprits récalcitrants se sont élevés pour rétablir la vérité sur les causes et les effets de la pollution par les algues vertes. Qu'ont-ils suscité? Un vague mouvement de sympathie dans une partie de l'opinion publique impressionnée par leur courage mais une indifférence notoire des politiques qui continuent leur “business as usual”, la “realpolitik”. Le media d'information en ligne Splann apporte chaque jour des preuves éclatantes (splann) sur les accumulations de malfaçons écologiques en Bretagne. Si l'on ne prône pas de mesures fortes pour sauver sa propre langue et son environnement comment espérer être crédible à l'échelle internationale sur le sujet de la biodiversité en général ou même de la lutte contre le changement climatique? Nous sommes dans la vaste Catégorie du mensonge et du rejet de la Vérité. Le breton est dans l'Univers, son déni est dans le mensonge. C'est aussi le puissant message de l'enchanteresse de **Traoñ an dour** (la vallée de l'eau), Anjela Duval. Rien n'est plus limpide que ses poèmes. Elle a tout dit à propos de **Kraoñ an dour** (les coquilles de l'eau).

La coquille est ouverte et bien ouverte. Digor ha digor-mat eo ar graoñenn.